

Une Cauchoise quitte Londres pour développer le microcrédit en Afrique

« Une vraie leçon de vie »

En arrivant en Afrique pour développer le microcrédit, la Lillebonnaise Laetitia Raginel, expatriée depuis dix ans à Londres, ne s'imaginait pas à quel point elle allait être occupée, débordée même. Salariée de l'ONG Entrepreneurs du Monde à 31 ans, elle témoigne sur les raisons de son changement de cap, en octobre 2007, pour l'Afrique, et sur sa mission auprès des populations les plus pauvres.

Courrier Cauchois : « Qu'est-ce qui vous a incité à rejoindre l'ONG Entrepreneurs du Monde ? »

Laetitia Raginel : « Après neuf ans dans l'édition, j'avais envie de faire quelque chose de nouveau. Les livres et la littérature sont très importants pour moi ; ce sont des vecteurs d'information et de connaissances cruciaux, surtout pour les enfants. Mais j'avais besoin de me lancer dans quelque chose de plus concret. »

A Londres, j'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup d'immigrés africains de Somalie, du Soudan... Certains ne pouvaient plus rentrer dans leur pays pour des raisons politiques, mais il y avait aussi tous ceux qui étaient clandestins, trompés par l'utopie de gagner plus d'argent en Europe. Notre travail en Afrique, c'est d'inciter les gens à créer des richesses dans leur pays, plutôt que de s'embarquer sur des embarcations de fortune pour la France ou l'Espagne... »

Ces discussions avec mes amis africains à Londres m'ont aussi donné envie d'aller voir là-bas. J'ai donc commencé à chercher du travail dans des ONG anglaises. »

C.C. : Comment s'est faite cette rencontre avec cette ONG ?

L.R. : « Lors d'un voyage en Inde, en août 2007, j'ai croisé à la gare d'Accra le directeur d'Entrepreneurs du Monde, le destin... Il cherchait quelqu'un pour partir au Ghana pour coordonner les programmes de l'ONG en Afrique de l'Ouest. Exactement ce que je voulais : un travail où je pourrais utiliser mon expérience en entreprise, partir à la découverte de cultures qui me fascinent, faire quelque chose d'utile. C'est exactement ce qu'il me proposait. »

C.C. : Votre passion pour les voyages a été plus forte que votre métier dans l'édition jeunesse ?

L.R. : « J'aimais mon métier dans l'édition jeunesse, il m'a permis de beaucoup voyager, de la Scandinavie à la Corée, au Japon, en passant par le Mexique ou les Etats-Unis. Avec ce métier, j'ai eu la chance de découvrir de nombreux pays et des cultures différentes. J'ai travaillé avec des auteurs et illustrateurs fantastiques. Mais après neuf ans, j'avais l'impression d'avoir atteint un sommet dans ma carrière, et j'étais prête pour une nouvelle aventure. »

C.C. : Qu'est-ce qui vous motive le plus dans ce nouveau métier ?

L.R. : « Je crois que c'est d'aller vers les autres, d'être un pied en Afrique et l'autre en Europe. Ce travail, c'est un peu joindre l'utile à l'agréable pour moi, d'utiliser ma formation pour vivre mes passions. »

C.C. : Pour quelle durée vous êtes-vous engagée ? La décision a-t-elle été facile à prendre ?

L.R. : « La décision a été incroyablement facile à prendre. Peut-être suis-je d'un naturel plutôt spontané et confiant... Mais je savais aussi

que si je faisais le mauvais choix, je pourrais toujours retrouver ma vie londonienne et un travail dans l'édition jeunesse. Ceci étant, depuis mon arrivée à Ouagadougou en janvier, je n'ai pas une seule fois pensé faire marche arrière. J'ai un contrat à durée indéterminée... et je crois que je ne suis pas près d'avoir fait le tour de ce nouveau boulot et de m'ennuyer ! »

C.C. : Comment s'est passée votre première mission de six semaines dans les bidonvilles de Manille à de Phnom Penh ?

L.R. : « Cette mission a été très formatrice pour voir sur le terrain ce qu'était le microcrédit. Que ce soit à Manille ou à Phnom Penh, les quartiers où nous travaillons sont très pauvres. Le revenu journalier moyen varie de 1 à 3 € selon les pays. L'habitat est caractérisé par sa concentration, son insalubrité, des conditions d'hygiène très précaires, engendrant violence, prostitution... C'était une chose de le lire et de le savoir, une autre de le vivre au quotidien. Malgré toutes les difficultés, une profonde volonté d'améliorer leur quotidien anime toutes ces familles. »

La vraie leçon c'est de voir les visages rayonnants de ces micro entrepreneurs qui peuvent enfin subvenir aux besoins de leur famille, nourrir leurs enfants et les envoyer à l'école. »

C.C. : Vous êtes coordinatrice pour l'Afrique de l'Ouest. Quelle est votre mission ?

L.R. : « Notre mission est de travailler avec les plus pauvres, ceux que les autres institutions de micro finance ne servent pas, car les pauvres n'ont aucune garantie à apporter. Nous avons identifié des partenaires qui partagent cette vision, mais qui ont besoin d'un appui technique et financier. Ensemble nous allons développer de nouveaux produits comme les prêts « coup de

pouce », des prêts de très courte durée d'un montant de 15 à 30 euros. »

Nous avons aussi des projets de développement durable permettant aux familles de s'équiper de réchauds améliorés qui consomment cinq fois moins de bois. Cela contribue à la lutte contre la déforestation, une urgence dans ce pays sahélier, et à l'amélioration de leurs revenus car ils économisent sur leurs dépenses en bois. »

Un autre projet concerne la santé : une algue miracle, la spiruline, est produite en bassins au Burkina Faso. Ses propriétés permettent de renforcer les défenses immunitaires. Avec les producteurs de spiruline, nous allons travailler à une filière de distribution qui permettra de mettre ce produit à disposition des plus pauvres, notamment les personnes vivant avec le VIH. »

Enfin, nous allons créer une agence de microcrédit mobile, une camionnette qui ira dans les quartiers périphériques des villes offrir des services financiers et des formations aux populations les plus démunies. Dans les mois qui viennent, je dois aussi effectuer une mission de prospection au Togo, un pays très pauvre et oublié des ONG, où les besoins en micro finance sont énormes. »

C.C. : Comment fonctionnent les prêts que vous attribuez ?

L.R. : « Qu'ils soient vendeurs de bananes, d'oignons ou de pagnes, les bénéficiaires de nos programmes reçoivent différents types de services qui leur permettent d'améliorer petit à petit leurs conditions de vie et de prendre en main leur avenir, et celui de leurs enfants. Le montant moyen des prêts est de 100 € pour une durée d'environ 6 mois. Le taux de remboursement s'élève à plus de 95 %. En un an, une famille parvient à épargner entre 20 et 30 €. »



Laetitia Raginel avec Julieta, dans le bidonville de Navotas au nord de Manille (Philippines), lors d'une mission de formation

Ces prêts leur permettent de sortir des griffes des usuriers qui proposent des taux exorbitants, et d'entrer dans un cercle vertueux de croissance en achetant un frigo, un vélo, un stock et de commencer à générer des bénéfices. »

Nous essayons d'être proche des bénéficiaires en implantant nos agences dans les bidonvilles, où est également recruté le personnel qui sera formé et encadré. Chaque dossier est étudié au cas par cas et les montants des remboursements et de l'épargne à mobiliser sont adaptés à la capacité de la famille. Nous considérons le prêt comme un service parmi d'autres. D'autres services sont proposés aux bénéficiaires : ouverture de comptes d'épargne, apprentissage d'activités rémunératrices, aide à la gestion, orientation professionnelle des jeunes, formation sur l'hygiène, le sida, les relations mari-femme... »

C.C. : A votre tour, vous avez besoin d'être soutenue ?

L.R. : « Bien sûr ! Plus de 40 % de nos financements viennent des dons et parrainages de particuliers. Parrainer une agence c'est s'engager à verser 30 euros par mois pendant 3 à 4 ans, car à cette échéance les revenus d'intérêt couvrent les coûts directs de l'agence. Nous recevons aussi des dons ponctuels qui ouvrent droit à déduction fiscale. »

Surtout, j'espère que la lecture de cet article peut inciter les gens à vouloir en savoir plus sur nos actions et celles des autres acteurs du développement, leur faire prendre conscience de l'importance de ces actions de solidarité, qu'elles aient lieu ici ou au bout du monde. Il n'y a pas de recette miracle, mais avec très peu de moyens, on peut développer l'esprit d'entreprise et aider les gens à sortir de la misère. C'est cette prise de conscience qui est importante. »

■ PROPOS RECUEILLIS PAR CÉDRIC THOMIRE



Un joli étal grâce au prêt coup de pouce octroyé par ALIDÉ, le partenaire d'Entrepreneurs du Monde à Cotonou (Bénin)

Entrepreneurs du Monde en chiffres

33.000 familles partenaires en 2007 ; 46.000 prêts productifs octroyés ; 8 pays ; 13 partenaires ; prêt moyen : 100 euros.

www.entrepreneursdumonde.com